

## Le sacrifice de ZahrA la belle aryenne *un conte érotique ayant pour scène l'Iran des Ayatollahs*

---

L'avion amorce sa descente sur l'aéroport de Téhéran. J'ai un étrange pincement au cœur.

C'est ainsi toujours, lorsque je reviens dans un pays. Les souvenirs me reviennent en cascade, de façon désordonnée, avec l'impression de revoir les choses et les gens tels qu'ils étaient. Pourtant, l'Iran a changé, comme tous ces autres endroits que je connais et dont je regrette, d'une façon égoïste, la course vers la modernité ou le retour à l'âge de pierre.

Je déambulais dans Téhéran, dans des temps antérieurs, à la recherche de clichés pittoresques, c'était au temps du Chah. J'étais interpellé par le police secrète du Chah, un membre de la **Savak**, occupé à traquer les manifestations de dérèglements politiques de ses citoyens. J'étais interpellé, sermonné, pour avoir voulu exploiter les caractères typiques de l'Iran comme de ces autres contrées, celles pour lesquelles je parcours le monde, et qui seraient pourtant sans intérêt si elles n'étaient que le miroir de Paris.

Cela faisait 4 heures que l'avion avait quitté Paris. Je terminais la relecture de "La veuve de l'Ayatollah" pour me remettre dans le bain de cette ville. Mes vieux SAS éreintés, de l'auteur Gérard Devilliers, étaient et sont toujours mes meilleurs guides touristiques. Cet exercice de dépaysement avait un autre but, me faire oublier ces autres **Ayatollahs**, ceux qui aspirent à gérer la conscience de l'occident avec des dogmes non moins différents, aussi peu édifiants, bien autant puants.

Je n'ai pas cessé de scruter ces corps nonchalants pudiquement voilés, qui garnissent les banquettes de l'avion, à la recherche du mystère féminin qui s'y cache. Je réveillais ainsi mes penchants lubriques, à la découverte d'un œil vif encerclé d'un habile sillon de kohl, une mèche de sombres cheveux se faufilant avec audace par les replis d'un **hidjab** multicolore, un nez aquilin coquettement décoré d'une incrustation diamantée, une bouche éclatante de rouge sensualité, le dessin d'une hanche au galbe outrageant révélé par la subite tension d'un ample cafetan de lin, une jambe nue jusqu'à la cuisse volontairement extraite de sa prude cache, mes sens s'animaient plus que n'auraient pu le faire les grotesques nudités des plages de France.

C'était aussi pour cela que je quittais l'Occident, pour réveiller mes sens endormis par l'insoutenable morale occidentale, celle de ces nouvelles Ayatollahs parquées sur les banquettes des assemblées nationales et le refus de vivre de leur mort programmée. Mais pourquoi avoir choisi le pays des Ayatollahs?

Téhéran a changé. Le mimétisme occidental y foisonne et accompagne les hideuses imageries de la **mullocratie**, le regard inquisiteur du Guide suprême a remplacé l'image patriarcale du **Schah Riza-Khan Pahlévi**. La foule diffère, bien sur. Elle est aussi animée, joyeuse, bon-enfant.

Les femmes traditionnelles étaient là, jadis, nombreuses, en réclusion derrière leurs sombres hétaires et regardant le monde à-travers les grillages de tissus de leurs étranges **nikabs**. Elles ne sont plus seules.

D'autres femmes les accompagnent maintenant, isolées derrière l'obscurantisme de la charia, elles ont subtilement transformé ces masques pudiques en de nouveaux appâts qui exaltent l'appétit sexuel au grand dam de la **Niroy Entezame**, gardienne de la morale islamique.

Ces femmes candidement vengeresses, couvent la beauté comme d'une arme suprême contre la bêtise.

Je déambule sur le boulevard **Keshavarz**, rebaptisé par les nouveaux maîtres, j'ai peine à reconnaître les lieux, les places immenses, les monuments pompeux, les immondes rigoles qui le bordaient ont disparues, l'avenue est congestionnée, indisciplinée, suffocante de gasoil; les gardiens de la révolution sont installés près de la porte **Bagh-e-Meli**, juchés sur leur 4 par 4, arborant sans vergogne leur barbe noire, leur Kalash et leur suffisance. Je trouve enfin l'échappatoire, le parc des jardins **Gelestan**, un oasis enfin, discrètement à l'écart du capharnaüm que sont les rues de Téhéran.

C'est le crépuscule sur Téhéran. La nuit est légèrement fraîche, le ciel est éclairé par la pleine lune, l'oppression de la rue n'existe plus, je m'intègre lentement à l'atmosphère du parc, délicieusement paisible. Je déambule parmi les occupants du parc, des familles en pleine allégresse, des vieilles en conversation sur les bancs, des mâles atroupés en d'interminables discussions, des groupes de femmes emprisonnées derrière leurs sombres draperies, des hommes jouant à des jeux subtils, des fillettes enjouées, arborant de coquets tchadors dessinés comme pour souligner leur individualité. Des filles en groupes restreints, elles s'amusent à narguer l'étranger que je suis, échangeant des regards interrogateurs, des exclamations complices, des rires espiègles, de subtiles provocations corporelles, comme pour tenter le diable, ou échapper malicieusement à l'omniprésente protection des mollahs sur la morale publique.

Risquerais-je l'opprobre publique si je répondais à leurs avances et décidais de fraterniser comme j'ai du vivre la vindicte des compagnons mâles de la belle algérienne, en d'autres temps, dans les rues de Constantine, pour avoir soutenu le regard trop longtemps, subjugué que j'étais par son étrange beauté?

Je continue mon exploration désordonnée des sentiers ombragés de l'immense parc, déambulant nonchalamment, m'imprégnant de la sérénité des lieux faiblement perturbée par le grondement imperceptible de la ville toute proche, les éclats de voix de l'atroupement gracieux de ces filles qui me suivent et me narguent et amplifient leur harcèlement espiègle, comme pour me faire trébucher, risquer une courte conversation, leur permettre ce court et inoffensif contact avec l'étranger, avec le monde extérieur, avec l'ange satanique venu d'occident.

Est-ce cela qu'elles veulent, ces filles dont je perçois des parcelles de leurs beautés subtilement dévoilées, est-ce cela qu'elles veulent, un flirt passager où une réelle aventure que leur beauté et leur grâce ne leur interdit pas mais qui m'apparaît déplacé dans le contexte des lieux et des mœurs officielles qui leur interdit d'accompagner un homme autre que leur père, leur frère, leur mari?

Je succombe malgré tout à leurs avances échangeant des messages corporels et de courtes interpellations de circonstance, et le groupe se resserre subtilement au gré des déplacements sinueux conditionnés par le dessin des allées, les obstacles artificiels, les plans d'eau, les bosquets, les attroupements; nous formons désormais une entité compacte, joyeuse, indisciplinée et mutuellement intéressée.

Elles sont légères et volubiles. Elles sont coquettes malgré leurs austères déguisements imposés par l'aurat. Elles sont belles sûrement derrière ces voiles légèrement écartés qui laissent deviner un soupçon de leurs charmes enfouis. Elles sont audacieuses et frivoles, se pressent et s'éclatent dans des rires espiègles comme pour se glorifier de leur intrépidité soudaine, elles osent, elles vous touchent discrètement et s'en glorifient, elles vous interpellent avec douceur, vous comprenez leur message, vous expliquez qui vous êtes, d'où vous venez, ce qui vous amène ici, elles vous disent ce qu'elles sont, ce qu'elles font, leur séjour à l'Université, ce qu'elles aiment, ce qu'elles savent de l'Occident, et vous êtes désormais des amis, plus que des amis, un monde qui découvre un autre monde, au-delà les images déformées des organes de presse, une aventure au pays de l'impossible, une aventure amoureuse au pays de l'impossible aventure.

Et la rencontre s'est faite, elles m'entourent goulûment, fascinées qu'elles sont par le monde que je projette, par ma naïveté à leur transmettre l'image d'un monde mythique dont je ne partage pourtant pas les mythes. Puis tranquillement et subtilement je parviens à transposer vers elles ma quête des mystères de leur monde à elles, de leur monde au féminin, qui ne correspond pas nécessairement à leurs rêves profonds mais qu'elles semblent assumer avec tant de grâce.

Ainsi le groupe s'individualise et je découvre petit-à-petit les caractéristiques de chacune, leurs personnalités et leurs structures corporelles que leurs austères déguisements n'arrivent pas à neutraliser totalement.

– "My name is **Maliheh**, what is your name?"

– *Je m'appelle Marco*

– *"Marco, She is **Habibeh**.*

**Maliheh**, diminutive et enjouée comme une fillette, qui me quitte subrepticement de ses yeux perçants que pour recueillir l'approbation complice de ses compagnes, et **Habibeh**, grande comme une gazelle, mince et élégante, qui dévoile malicieusement des parcelles de son corps à mes regards furtifs.

– *"Je m'appelle **Veeda**, et voici **ShAhzAdeh**, **Shaheen** et **Farah**"*

**Veeda**, un peu rondelette, animée comme une marionnette et qui parle français, **ShAhzAdeh** et **Shaheen** qui se tiennent par la main, comme un couple de prudes amoureuses, et Farah au regard d'intellectuelle discrètement estompé derrière des verres épais.

Il y a **Jamileh**, **Faezeh**, **Masoumeh**, et les autres, et il y a aussi **ZahrA** derrière, impassible, au regard noir et perçant, elle n'a pas parlé, et n'a pas cessé de me regarder, fascinée et fascinante. Il y a **ZahrA** qui a capté mon regard et réveillé en moi un perceptible fantasme charnel.

Il y a **ZahrA**, la belle **ZahrA**, que je ne cesse maintenant de regarder subjugué que je suis par la beauté qu'elle projette, les formes de son corps tracées sur les parois flottantes de ses voiles translucides, l'œil noir provoquant, mystérieusement souligné de bistre, la subite éjection d'un bijou au rebord du tchador, les doigts effilés bardés de bijoux, une aventure avec **ZahrA** que j'emporterais volontiers dans mon lit, là, tout près, à l'hôtel où je loge, une aventure avec **ZahrA**, au pays de l'impossible aventure.

Je n'ai plus cessé de regarder **ZahrA** comme si je l'avais choisie, et les autres ont semblé accepter ce choix et le faire leur. J'avais choisi **ZahrA** et le groupe s'est mystérieusement plié à ce choix et nous a réuni comme si nous formions un couple. Puis le groupe s'est reformé entourant le couple que nous formions, **ZahrA** et moi, comme pour nous protéger des regards indiscrets, nous assurer la discrétion appropriée pour que nous puissions assumer en toute discrétion cette soudaine et inéluctable union.

J'avais choisi **ZahrA**, **ZahrA** m'avait choisi elle qui appartenait sans le connaître à quelqu'un d'autre. Nous formions désormais un couple, un couple éphémère, pudiquement protégé de la vindicte populaire par une muraille humaine formée de ces filles belles et désirables qui avaient accepté notre union avec détachement et nous restions là silencieux, **ZahrA** avait pris ma main et elle la serrait doucement.

Je m'étais rapproché d'elle à la toucher, humant les parfums de son corps, je m'étais appuyé sur elle ressentant toute l'ivresse de l'exploit sportif, elle s'était laissée faire et elle s'incrustait docilement sans un mot. Elle prit ma main et la guida lentement vers son visage la glissant pudiquement sur ses chairs aisément palpables à-travers les tissus enveloppants qui moulaient son corps, les ondulations de ce corps qui réveillaient en moi de soudaines pulsions sexuelles, je sentais mes sens s'enflammer.

J'approchai mon visage de son visage, elle n'esquiva pas. Je déposai un baiser sur son front comme un père à sa fille, pudique, imprécis et malhabile. Elle accepta sans retenue relevant sa bouche ouverte vers l'objet de cette craintive approche, elle s'offrait à ma bouche et j'y plongeai avec ferveur, dégageant sa langue, aspirant les onctueuses salives qui humectaient son palais, humant le souffle chaud qui jaillissait de sa poitrine exaltée.

Je sentis des doigts parcourir mes reins, était-ce les doigts d'une autre des filles, alléchées par le spectacle de nos corps imbriqués, et qui haletaient d'envie, appuyant d'interjections approbatives nos incursions charnelles? Les doigts aux ongles tranchants, bardés de pierres incisives, de fins métaux affutés, voyageaient vers le bas, habiles et impétueux comme des armes sournoises, soulevant ma chemise pour s'y frotter, caressant mes chairs moites, traçant des sillons brulants dans mes chairs fragiles. C'étaient les doigts de **ZahrA**.

J'avais, moi aussi, entrepris mes propres explorations, mes mains voyageaient impétueusement vers sa croupe, s'infiltraient dans les dédales sinueux de ses voiles lâchement disposés autour de son corps, atteignaient les zones érogènes de ses chairs, s'y attardaient, faisant vibrer tout son corps de spasmes erratiques.

Pendant ce temps, mon sexe se gonflait. Comme un spermatozoïde impétueux, il cherchait instinctivement, dans les méandres vestimentaires de **ZahrA**, la voie vers l'ultime rituel. Il atteignit sans effort le magique carrefour d'où il perçut l'imperceptible caverne qui s'ouvrait sur la vulve entrouverte de **ZahrA**, il la sentait, déjà humide à-travers les minces hymens de tissus qui en voilaient l'accès. Il cherchait désespérément la voie lorsqu'une main subtile vint libérer l'impudent lingham en érection et dégager le secret yoni de ses voiles, il s'y enfonça avec passion, attendant tranquillement l'orgasme de **ZahrA** avant de s'éclater dans son ventre.

J'entends encore le grondement subit, comme si le murmure de la ville se rapprochait. Les filles s'agitaient. Le murmure grandissait, grandissait jusqu'à nous rejoindre. Le monstre était là, immobile, tonitruant, avec ses deux gros phares allumés comme des yeux impétueux, de petits spots haut perchés sur le fuselage métallique aspergeaient le groupe que nous formions d'une lumière envahissante. Des cliquetis métalliques, des bruits sourds sur la terre battue, l'irruption soudaine des "**têtes de béton**", ces milices chargées d'appliquer les diktats du "ministère de la conduite islamique", arboraient fièrement leur **kalash** comme de provocants étendards, nous fumes prestement encerclés. Le groupe de filles se resserra sur nous, jusqu'à nous souder ensemble, **ZahrA** se pressa sur moi, comme pour s'imbriquer en quête d'une ultime protection.

On entendit le murmure soudain des "**miou-miou**" des filles qui se répercutait dans les dédales du parc comme un illusoire message de détresse, celui venant des gorges de ces autres femmes solidaires, tout près, tout autour de la scène, accompagnant le choc du métal sur le métal, les feulements absurdes de la soldatesque et les messages apocalyptiques crachés par la radio tonitruante du monstre métallique.

Les hommes de la milice s'attaquèrent à la muraille opaque formée par les corps momifiés des filles, bousculant les unes, violentant les autres de la crosse de leurs armes, brisant finalement la ligne opaque qui nous isolait des autres. Un milicien agrippa prestement mon bras pendant que les autres écartaient **ZahrA** de la scène.

L'on me traîna avec vigueur vers le monstre immobile, les miliciens retenaient tant bien que mal les filles soudainement transformées en pathétiques amazones, elles martelaient les hommes de leur poings, de leurs pieds en de futilles attaques qui ne firent qu'alimenter le pouvoir des **Titans**. Elles comprirent que l'on m'emmènerais seul, qu'elles ne seraient pas inquiétées, ce qui alimenta leur hargne guerrière.

Nous approchions du monstre rugissant, les miliciens s'apprêtaient à m'embarquer pour une destination inconnue. Soudain, une ombre s'interposa entre le monstre d'acier et le groupe de miliciens qui m'encadraient.

C'était **ZahrA**.

D'un geste déterminé elle enleva son tchador, elle fit glisser ses voiles au sol les écartant du pied comme de futilles et encombrants accessoires. Elle apparut en pleine lumière dans toute sa féminité aryenne, belle dans sa juquette plastifiée remontant très haut et qui cachait à peine son slip encore humide. La pointe de ses seins minuscules perçaient outrageusement son chemisier transparent, comme les pics des **monts Elbourtz** dont les ombres inquiétantes se profilaient vers le nord.

Sa toison d'ébène s'emballait sous la brusque dérobade du **tchador** et venait asperger son corps élastique d'ondulants et miroitants filaments. Elle était immobile comme une déesse de marbre. Les pieds plantés au sol, elle maintenait l'équilibre sur ses fragiles talons à aiguilles. Les mains sur les hanches, elle semblait provoquer, défier la fureur des kalachnikovs, sa croupe se soulevait doucement comme pour narguer le monstre rugissant qui aspergeait de sa lumière dense son merveilleux corps de belle Andromède. Elle avait l'oeil vif et la lèvre provocante et semblait s'offrir en holocauste, lascive, sensuelle, impétueuse bête à faire bander dans sa tombe l'**Ayatollah Khomeiny**.

– "**Mach Allah**"

L'instant précédant le drame, le temps était suspendu. J'aurais voulu l'enlever, la tenir dans mes bras, la couvrir de mon corps, la voiler sous son tchador, la cacher sous ses voiles pudiques, l'enfermer dans mon harem secret, la cloîtrer, la soustraire à la convoitise des mâles, l'emprisonner au plus profond de mes rêves absurdes.

Les soldats me libérèrent et se ruèrent sur ZahrA. Je n'ai pu réagir, en avais-je le courage et la force, j'étais devenu mollah plus que Persée. Ils emportèrent ZahrA dans leur monstre d'acier. Le véhicule disparut dans un vrombissement assourdissant, écartant la foule avec vigueur.

Nous restions là, hébétés, les filles s'agglutinaient autour de moi, le regard vague.

Je reprenais l'avion pour Paris le soir même.

Je ne reverrais plus jamais les dômes azurés de **Mashhad** et d'**Isfahan**. Je n'arpenterais plus les jardins poétiques de **Shiraz**. Je ne me perdrais plus dans les dédales mystérieux des souks de **Tabriz** et de Téhéran. Je ne reverrais plus les pierres de la Perse antique. Je ne referais plus la route de mes départs antérieurs, sur les traces de Marco Polo, par les chemins sablonneux de **Yazd**, de **Kerman** et d'**Hormoz**. Je ne partagerais plus que dans mes rêves, les fantasmes amoureux qui assaillent mon esprit depuis l'ultime sacrifice de **ZahrA**.